

## Lettre II de la Montagne

*“Le Seigneur prépare pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de viandes grasses, un festin de bons vins, de viandes succulentes et de vins capiteux. Il a détruit sur cette montagne le voile qui couvrait tous les peuples, le tissu tendu sur toutes les nations. Il a fait disparaître la mort à jamais. Le Seigneur a essuyé les pleurs sur tous les visages, il ôtera l’opprobre de son peuple sur toute la terre, car le Seigneur a parlé. Et l’on dira en ce jour-là : voyez, c’est notre Dieu, en lui nous espérions pour qu’il nous sauve... Exultons, réjouissons-nous du salut qu’il nous a donné. Car la main du Seigneur reposera sur cette montagne”* (Isaïe, 25, 6-10).

Dirai-je combien ce texte, première lecture du XXVIII<sup>e</sup> dimanche du Temps Ordinaire, m’a touché dans les circonstances de ma vie actuelle ? Chemin faisant, je ressasse ce verset, je rumine inlassablement cette promesse et j’en observe déjà, tout bas, l’accomplissement : *Et la main du Seigneur reposera sur cette montagne*. Sur cette montagne toute particulière de mon retirement.

En quelques jours, en quelques nuits (car cette transfiguration est surtout l’ouvrage de la nuit), l’or et la rouille ont gagné les hêtres. Les folioles du frêne, transis par les premiers frimas, tombent, encore verts ou à peine jaunis, aux abords des chemins et des fermes. La neige, déjà parue deux fois, a pris ses quartiers d’hiver dans ses repaires habituels de la montagne, dans les cavités et les ravins exposés au vent du nord où elle gitera jusqu’au printemps ; elle fait son nid entre les touffes d’herbe sèche que les anciens appelaient ici « poil de bouc », tandis que les bruyères et les aïrelles rougies font sous les feux du soir des plaies vives sur la croupe des vieux puys. Tout, lentement, se recueille et s’enveloppe de gravité pour l’entrée dans l’hiver : les bêtes descendent des estives et l’on remise les clôtures. Voisinage, sous les pas, de la neige, de la terre noire et de la bouse, de la lumière et de l’obscurité, de la fange et de la grâce. Comme il en va dans nos vies d’hommes décidément terriennes et néanmoins en appétit du ciel. Échelle diatonique dont la rusticité et la subtilité sont les degrés nécessairement conjoints. Car les profondeurs de la matière conduisent au silence, comme les cimes de l’esprit : il y a là deux révélations, deux illuminations qui se rejoignent et se confortent. Ce que l’on appelle la spiritualité ne s’édifie que sur une certaine soumission à l’autorité de l’univers physique.

Jour après jour, semaine après semaine, je m’enfonce dans l’épaisseur de la vie paysanne. Dans son temps ordinaire. Dans sa régularité (car cette vie-là aussi est une vie régulière). Dans sa liturgie sans cérémonie, modestement ignorante de sa solennité. L’intellectualité entre en sommeil, tandis que quelque chose de plus élémentaire et de plus animal se développe, que le cœur couve toujours comme une braise, que le plain-chant murmure toujours sous les sédiments du silence où il semble s’être tu. Le travail des mains fait insensiblement son œuvre dans la chair, dans l’homme, jusqu’à ce que l’homme, à la longue, en devienne le fruit. Et ce lent devenir, comparable à la maturation d’un vin ou à l’affinement d’un fromage, est un véritable événement spirituel. L’homme intérieur change imperceptiblement de face, comme les arbres, en ce moment, sous l’atteinte irrésistible de l’automne. Peut-être n’est-il désormais de journal à écrire que celui de l’érosion que les humbles tâches manuelles et les splendeurs contemplées font passer sur l’âme, comme l’érosion glaciaire a passé jadis, ici-même, sur l’insurrection primitive des volcans. Et la main du Seigneur se posera sur cette montagne... La main puissante de l’Invisible, à travers la main calleuse des choses qui prodigue une indéfinissable caresse. Il est bon d’attendre en silence le salut de Dieu. Il est bon pour l’homme de porter le joug dès sa jeunesse, que solitaire et silencieux il s’asseye quand le Seigneur l’impose sur lui (Lam 3, 26-28).

Les vendanges ont passé sur moi, bien plus encore que je ne les ai faites. Et de même chaque matin passent sur moi les heures consacrées au soin des bêtes : la luzerne et le foin que l’on dispense aux laitières au retour de leur humide nuit sous les fayards ou dans les genêtiers (elles dorment encore dehors) ; le « redable » que l’on tire vers la rigole pour ôter la bouse entre leurs pattes, les griffes que l’on apporte pour la traite automatique, le balai de brandes que l’on passe dans l’étable (le jeune Ion

d'Euripide ne balayait pas avec plus de ferveur les parvis du temple d'Apollon delphique), les lingettes que l'on plonge dans la lessive après le nettoyage des pis, le collier que l'on détache de l'encolure puissante et chaude, le bâton de noisetier avec lequel on rudoie gentiment le cul des vaches en leur procession résignée vers des pâtures désormais chiches. Autant de vases sacrés dont le maniement représente une promotion, autant de gestes que seules une amitié profonde et une confiance sans phrases autorisent à partager. Et la foire à bestiaux a passé sur moi, avec son parfum ancestral, son atmosphère bon enfant et l'allégresse du prix reçu par Huguette et Brioche, les belles Ferrandaises. Et puis la quête d'une génisse morte, dans un ravin de la montagne de l'Angle, proie tentante pour les corbeaux qui rôdent, sans parler des vautours redoutés. Et la montagne passe et repasse sur moi tandis que je l'arpente. Et aujourd'hui, le sorbier rubicond auquel la pluie froide ne laisse que les fruits, l'effilochement sans fin des nuages à flanc de montagne et le naufrage des choses dans un crépuscule précoce. Tout cela est grande école : celle des choses d'altitude, celle des choses humainement éternelles, dont l'homme, en son après-midi, sort encore plus fraîchement émoulu. Toute cette « sauvagerie » est salutaire, toute cette rusticité est un luxe inouï face auquel les sophistications du monde ne sont que pacotilles. Tout cet emploi du temps est naturellement eucharistie. Et la main du Seigneur se posera sur cette montagne...

Et que dirai-je des fraternités anciennes et nouvelles que je cultive ici, comme des simples, ou plutôt que je reçois comme un inestimable don ? *Fratelli tutti*... Les intempéries de ces jours me laissent d'ailleurs le temps de lire, petit à petit, ce texte exigeant qui rendra le Pasteur sans doute plus solitaire encore. Et puis, sur mon fumier plus heureux que celui de Job, des amis, bien meilleurs que ceux de Job, sont venus et viendront encore me visiter : qu'ils recueillent ici toute ma gratitude.

Jonas descendit dans la soute du navire. Le grain de l'Évangile s'abîme dans le sol pour porter du fruit. Il y a, il devrait y avoir dans nos vies une inclination toute pareille vers la gravité. « L'en-terrement » que l'on se prend à désirer un jour d'un grand désir n'a rien à voir avec des funérailles : c'est une jubilation. Moment négatif, « antithétique », au sens hégélien du terme, mais qui prépare des relevailles et une synthèse plus complète. Je me livre, comme les arbres, comme la terre même, à cette espèce de démantèlement qu'opèrent ensemble sur l'âme le temps laissé à sa pente naturelle, les tâches sans éclat, la densité du réel, la rudesse de l'élémentaire, afin qu'il mette à nu les reliefs primitifs, les seules certitudes dignes de foi, les seules affections dignes de tendresse, les seules beautés dignes d'admiration. Tout ceci loin de cette causerie que le monde fait inlassablement sur lui-même, au-delà du miroir que le monde se donne éperdument à lui-même pour alimenter ses frayeurs et ses violences. Voilà les vivres à la fois humbles et magnifiques dont je désire vous faire présent.

*Et la main du Seigneur se posera sur cette montagne...* Que du haut de cette montagne fraternellement partagée elle se pose sur chacun de vous, comme se pose sur l'échine de ses bêtes la main à la fois efficace et délicate du berger.

Frère François, Ferme de l'Angle, au Mont-Dore,  
13 octobre 2020